



Rentrée solennelle 2017

*Discours d'entrée de Ioannis Paoussis,
Doyen de la Faculté de Droit,
Doyen délégué au développement international des
Facultés.
co-directeur de l'Institut Européen Lille-Liverpool*

*Discours du Professor Gerald Pillay, Vice Chancellor
and Rector Liverpool Hope University (GB)
Version anglaise et française.*



Monseigneur,
Monsieur le Président-Recteur,
Dear Vice-Chancellor,
Mesdames et messieurs les Présidents-Recteurs délégués et Vice-Présidents, Vice-Recteurs,
Chers doyens et directeurs,
Chers collègues,
Chers amis,
Dearest friends from Liverpool,
Chers étudiants,
Mesdames, messieurs,

J'ai l'immense honneur aujourd'hui d'introduire la conférence inaugurale de notre Université et de vous présenter notre guest speaker, le vice-Chancellor Gerald Pillay.

La thématique de cette conférence solennelle se focalise sur la paix et sur le rôle que peuvent jouer les Universités pour promouvoir cet idéal.

Elle est du coup, comme chacun de nous peut l'imaginer, terriblement d'actualité : le monde d'aujourd'hui est particulièrement complexe. Face à la violence des attentats qui frappent sans discrimination, face aux guerres – de plus en plus nombreuses et dévastatrices à travers le monde -, face au repli identitaire – une sorte de mode incompréhensible -, comment pouvons-nous agir ? Quelle est notre responsabilité d'universitaires ?

Une telle problématique paraît naturelle et bienvenue dans une Université qui, par les valeurs qu'elle véhicule, ne prétend pas simplement former des techniciens, mais aussi des citoyens éclairés, responsables et profondément humanistes. Une Université qui s'intéresse aussi bien au savoir-faire qu'au savoir-être des étudiants qu'elle forme.

Elle paraît aussi naturelle pour trois raisons supplémentaires que je souhaite partager avec vous. Cette conférence s'inscrit dans le cadre de plusieurs événements que nous vous proposons de célébrer :

1) Nous célébrons cette année les 30 ans du programme ERASMUS, devenu ERASMUS +. Quelle formidable opportunité de rappeler au monde entier le succès que représente cette opération. La construction européenne a souvent été perçue, à juste titre, comme un facteur de paix. L'idéal européen repose justement sur notre envie, notre souhait le plus cher de ne plus vivre dans la haine, dans le

rejet de l'autre, dans les erreurs du passé. Une culture et une éducation communes se dégagent, tout en respectant les différences de chacun (unis dans la diversité !). Le programme Erasmus en est un des vecteurs. La génération « auberge espagnol » pourrait très certainement en attester !

2) Cette année académique 2017/2018 s'inscrit aussi dans la célébration du centenaire de la fin de la grande guerre. Notre Université, toujours engagée, consacrera de nombreux événements dans ses Facultés et Ecoles pour célébrer cela. Cette conférence en est le point de départ. Des masterclasses, des conférences et colloques, des événements et semaines thématiques, des initiatives enseignantes et étudiantes... animeront notre Campus tout le long de l'année académique.

3) Nous souhaitons enfin profiter de cet événement pour sceller et célébrer une nouvelle amitié avec nos voisins britanniques. Au moment où le peuple britannique, avec une courte majorité, a décidé de déconstruire une part de l'édifice européen, nos deux Universités ont décidé de reconstruire par des initiatives interuniversitaires. Lors du premier séminaire stratégique consacrant l'alliance entre l'Université de Lille et l'Université de Liverpool, nous avons retenu une version imagée de notre ambition : construire ensemble des ponts (building bridges together). Nous en sommes aujourd'hui au début d'une nouvelle aventure qui a donné naissance à un Institut européen Lille-Liverpool, à une feuille de route visant la codiplomation de nombreux Masters et la délivrance de doctorats conjoints, ainsi que de nombreuses autres actions à destination des personnels de chaque université et de leurs étudiants.

Mais je sais que vous n'êtes pas venus m'écouter moi, mais un homme bien plus sage.

Notre invité pour cette conférence inaugurale, qui porte la tâche d'ouvrir officiellement notre année académique, n'est autre que le Professeur Gerald Pillay, vice-Chancellor and Rector de Liverpool Hope University. Le professeur Pillay est détenteur de deux doctorats : un doctorat en Philosophie de l'Université de Rhodes et un doctorat de théologie de l'Université de Durban. On lui a par ailleurs décerné à deux reprises un doctorat honoris causa à Hope College aux Etats Unis et à Nkhoma University, Malawi. Universitaire reconnu mondialement, il occupera de nombreuses fonctions de directeur de département, de vice-Doyen et de doyen en Afrique du Sud et en Nouvelle Zélande et deviendra Recteur et Président de LHU au Royaume Uni en 2003 et 2005.

Son expérience est fascinante. Son action qui relie trois continents a toujours été au service de l'Homme. Il a en permanence œuvré pour la paix et la fraternité et j'ai, de manière un peu arbitraire, choisi de m'arrêter sur deux actions qui devraient inspirer chacun d'entre nous :

- Lors de son passage à l'Université d'Afrique du Sud, il exerçait les fonctions de Vice-Doyen lors de la transition démocratique à la sortie du régime d'apartheid. A ce moment, les instances de l'Université ont confié à Gerald Pillay une mission cardinale dans les tentatives de réconciliation puisque il a dirigé le programme « Equity and Excellence » qui visait à mettre fin à l'exclusion des E/C de couleur et à restaurer la représentativité de la population dans le personnel de l'université et auprès des étudiants.

- Le second élément remarquable de son expérience repose sur le fait qu'il est actuellement le seul Président Recteur d'une Université œcuménique et ce, dans un contexte bien particulier au Royaume Uni.

Je vous prie de l'accueillir comme il se doit.

Mesdames et messieurs : le professeur Gerald Pillay !!!

*Discours du Professor Gerald Pillay, Vice Chancellor
and Rector Liverpool Hope University (GB)
Version anglaise et française.*



Being true to its nature: the task of the University in promoting the common good

It is a great honour to give the inaugural lecture for this new academic year 2017-18. I remember fondly the opening of the last academic year when we gathered in the Cathedral in the city and I was invited as a representative of Liverpool Hope University to process together with my friend and colleague, the President of the Catholic University of Lille. We at Liverpool Hope University are proud to be in a special partnership with this remarkable university.

We meet today as an academic community at a moment of transition in Europe. So much is going on within the EU: there are realignments and changing of the guard as new governments emerge and new leaders across the political spectrum come to the fore. There are new tendencies emerging on both the political left and the right, some of them quite worrying; especially the xenophobia and the growing intolerance of other people in our

Etre fidèle à sa nature : la mission de l'Université dans la promotion du bien commun

C'est un grand honneur que de donner la conférence inaugurale pour cette nouvelle année académique 2017-18. Je me souviens avec émotion de la rentrée solennelle de l'année dernière, lorsque nous nous sommes rassemblés à la Cathédrale de Lille et que j'étais invité à assister à la messe de rentrée, en tant que représentant de Liverpool Hope University, aux côtés de mon ami et collègue, le Président de l'Université Catholique de Lille. A Liverpool Hope University, nous sommes fiers d'être un partenaire privilégié de cette remarquable université.

Aujourd'hui, nous nous retrouvons en tant que membre d'une communauté académique à un moment de transition cruciale en Europe. Tant de choses sont en train de se passer au sein de l'UE : on assiste à des restructurations et à une relève de la garde alors qu'émergent de nouveaux gouvernements et que de nouveaux dirigeants arrivent au premier rang sur l'échiquier politique. Des tendances nouvelles émergent dans la politique de la gauche

midst. The European Union, it must be remembered, was born in the aftermath of the devastating Second World War, from which as a continent Europe is still recovering. After that indescribable wastage of property, resources and, more importantly, the death of millions of citizens, came the wish to find a more sensible way to co-exist as a continent; a way that would transcend war and rumours of war.

We experience presently a strange contradictory mood as there are forces in Europe that bring us together alongside forces that pull us apart. The most dramatic was the vote by the UK to leave the European Union. It was a 52/48 split vote in a close referendum; 2% the other way and it would have been different story. How anything so important for posterity could be decided on such small margins leaves many of us in the UK quite bewildered, especially since, it seems, the majority of the older sections of the population voted to leave while the majority of the younger people, who have the greater part of their life still before them, voted to remain. It is not just Britain: Catalonians, the Basques and Scotland are also among those who, alongside pursuing continental solidarity, also affirm (or reaffirm) a national or even a provincial or smaller scale territorial identity; these paradoxes happen at the same time.

In some ways, this is the clash of the remnants of a much larger 'integrative', medieval European vision as opposed to the 'separative,' nationalist preoccupations of the 17th/18th century. The former was largely a catholic, continental European vision; the latter largely territorial, denominational, and nationalist.

The 19th century saw Europe expand its national self-interests largely by acquiring territories outside Europe through the world-

comme dans celle de la droite ; certaines d'entre-elles sont tout à fait inquiétantes, en particulier la xénophobie et l'intolérance croissante de certains de nos concitoyens. L'Union Européenne, faut-il le rappeler, est née au lendemain des dévastations de la Seconde Guerre Mondiale, une guerre de laquelle le continent Européen est encore en train de se remettre. C'est suite à cet indescriptible gaspillage de biens, de ressources et plus grave encore, suite à la mort de millions de citoyens, qu'a émergé le souhait de trouver une voie de coexistence plus raisonnable sur notre continent, une voie qui serait plus forte que la guerre et les rumeurs de la guerre.

Nous vivons en ce moment dans un étrange climat fait de contradictions, où certaines forces en Europe nous rapprochent, tandis que d'autres nous déchirent. Le fait le plus spectaculaire a été le choix du Royaume Uni de quitter l'Union Européenne. Le vote a été de 52 voix contre 48 dans un référendum serré. A 2% près, l'histoire aurait pu être différente. La façon dont un événement aussi important pour l'avenir a pu être décidé avec une marge si faible laisse les Britanniques totalement abasourdis, ce d'autant plus que les générations les plus âgées ont semble-t-il, choisi de quitter l'UE, alors que la majorité des plus jeunes, qui ont encore devant eux la plus grande partie de leur vie, ont choisi de rester. Il ne s'agit pas ici que de la Grande Bretagne : les Catalans, les Basques et les Ecossois comptent aussi parmi ceux qui, tout en recherchant la solidarité européenne, affirment (ou réaffirment) une identité nationale ou même provinciale ou revendiquent l'appartenance à une échelle territoriale encore plus petite. Ces paradoxes se produisent en même temps.

D'une certaine façon, c'est le choc des vestiges d'une vision européenne médiévale, bien plus « intégrative » face aux préoccupations séparatistes, nationalistes des 17^{ème} et 18^{ème} siècles. Cette vision médiévale était essentiellement celle d'une Europe continentale catholique ; la seconde était surtout territoriale, confessionnelle et nationaliste.

Le 19^{ème} siècle a vu l'Europe défendre ses propres intérêts nationaux par l'acquisition de territoires hors d'Europe, par le biais de

wide colonisation of other countries where conflicts between the nations were exercised outside of Europe; Africa was divided up between European nations and other new territories were acquired. These new acquisitions enriched European countries and reaffirmed their self-determination through global competition. The Second World War made the loss of the colonies inevitable. New nationalisms emerged across the globe as formerly subjugated peoples sought their own independence and self-determination. New cleavages and new partnerships emerged in Europe. Indeed, what eventually became the European Union itself was one of the new realignments. It was born not out of economic and financial interests in the first place, notwithstanding its initial name – the European Economic Community – nor the themes that dominate the contemporary mind-set about the EU; look at the main themes in the negotiations over the UK leaving the EU. The formation of the European Union was born out of a vision to avoid conflict and seek the way of peaceful co-existence.

France made a major contribution to those discussions through the remarkable Robert Schuman who imprisoned by the Nazis escaped to work with the resistance. He served variously as French Finance Minister, Foreign Secretary and Prime Minister. Drawing on the work of Jean Monnet, his ‘Schuman declaration’ included a far-reaching economic proposal that envisioned a trans-national community that ‘would embed peace in Europe.’ As a devout Catholic and Biblical scholar, this goal articulated for him the Christian values of forgiveness and reconciliation.¹ He also very helpfully held together the tension between continental coexistence and nationhood. He stated in 1949 that the Council of Europe ‘laid the foundation for spiritual and political co-operation from which the European spirit will be born and the principle of a vast and long-lasting supranational union that has neither the objective nor the consequence of weakening our connection to the nation.’ In 1958 Schuman was unanimously elected President of the Parliamentary Assembly of the European Assemblies and acquired the title the ‘Father of Europe.’ Gary Wilton observes

la colonisation d’autres pays partout dans le monde, où les nations s’affrontaient à l’extérieur de l’Europe. L’Afrique a été répartie entre les nations européennes et d’autres territoires nouveaux ont été colonisés. Ces nouvelles acquisitions ont enrichi les pays européens et ont réaffirmé leur auto-détermination à travers la concurrence mondiale. La Deuxième Guerre Mondiale a rendu la perte des colonies inévitable. De nouveaux nationalismes ont émergé de par le monde, au fur et à mesure que des peuples autrefois soumis recherchaient leur propre indépendance et auto-détermination. De nouveaux clivages et de nouveaux partenariats sont apparus en Europe. Ainsi, l’Union Européenne elle-même est le fruit de l’une de ces restructurations. Elle est née à l’origine, non par intérêt économique ou financier, malgré son nom initial – la Communauté Economique Européenne – et la façon dont nous envisageons l’UE aujourd’hui ; voyez les thèmes abordés lors des négociations sur le Brexit.

La construction de l’Union Européenne est née de la volonté d’éviter les conflits et de rechercher les voies d’une coexistence pacifique.

La France a largement contribué à ces discussions en la personne remarquable de Robert Schuman, qui s’était évadé des prisons nazies pour rejoindre la Résistance. Il servit tour à tour comme Ministre Français des Finances, Secrétaire des Affaires Etrangères et Premier Ministre. Inspirée des travaux de Jean Monnet, sa « déclaration Schuman » comprenait une proposition économique d’une grande portée qui prévoyait une communauté transnationale qui « ancrerait la paix en Europe ». Fervent Catholique et spécialiste de la Bible, cet objectif incarnait pour lui les valeurs chrétiennes du pardon et de la réconciliation.¹ Il maintint très habilement l’équilibre entre coexistence continentale et identité nationale. Il déclara en 1949 que le Conseil de l’Europe « jetait les bases d’une coopération spirituelle et politique d’où allait naître l’esprit européen et le principe d’une union supranationale vaste et pérenne qui n’avait ni pour objectif ni comme conséquence d’affaiblir notre lien à la nation ». En 1958, Robert Schuman fut élu à l’unanimité Président de l’Assemblée Parlementaire des Assemblées Européennes et reçut le titre de « Père de l’Europe ». Gary Wilton observe qu’ « il est surprenant que les supports péda-

¹ Gary Wilton ‘Christianity at the Founding: The legacy of Robert Schuman’ in *God and the EU*, 13-32

that 'it is surprising that educational materials produced by the European Commission make no reference to Schuman's Christian convictions.'

Isn't it interesting how as the 20th century reached its end, the self-confidence of what we call 'the west' could produce a text such as Francis Fukiyama's with the revealing title 'The End of History'? There appeared to be no rival any longer to liberal democracy and the self-confidence of this reading led to the conclusion that the political and historical dialectical process (in Hegelian fashion) had now come to an end. Then, of course, came the Twin Towers event, the incredible invasions of Afghanistan and Iraq, the rise of militant jihadism, the banking crisis and the global downturn in its wake (all in the first 10 years of the new century) and how quickly has that self-confidence disappeared?

I remember as a young scholar hearing colleagues from developing countries speak with great concern about globalisation, the internet and all that came with it, fearing a new colonisation of the world by the west; one described it as a potential 'coca-colonisation' of the east and the south. I also heard my western colleagues speak about the new economic opportunities that globalisation would bring to Europe and America. As it turned out, things did not go according to that script: influences the other way (east to west) appear to be far stronger as China and India, two awakening giants, emerged on the world's stage as the US, which dominated much of the latter part of the 20th century, shows the first signs of its star waning, as have almost all of the western countries individually, including the UK.

And so, the co-operative effort to ensure that we will never go to war again, has been supplanted largely by the effort to establish a more viable, larger economic unit that could remain competitive as the global power shifts occur. That then is the context in which we presently do our work as universities in Europe; that is

gogiques produits par la Commission Européenne ne fassent pas référence aux convictions chrétiennes de Schuman. »

N'est-il pas intéressant de remarquer que, tandis que le 20^{ème} siècle touchait à sa fin, ce qu'on appelle l'Occident, plein d'assurance, ait pu donner naissance à un texte tel que celui de Francis Fukiyama, dont le titre révélateur est « La fin de l'Histoire » ? Il semblait ne plus y avoir d'alternative à la démocratie libérale et ce texte concluait avec assurance que la dialectique politique et historique (d'après Hegel) était désormais arrivée à son terme. Et puis, bien sûr, il y eut l'événement des Tours Jumelles, l'incroyable invasion en Afghanistan et en Irak, la montée du djihadisme militant, la crise financière et, dans son sillage, la récession mondiale (tout cela au cours des 10 premières années de ce nouveau siècle). Combien de temps a-t-il fallu pour que ce sentiment d'assurance disparaisse ?

Je me souviens, alors que j'étais jeune universitaire, avoir entendu des collègues de pays en voie de développement évoquer avec beaucoup d'inquiétude la mondialisation, internet et de tout ce qui allait avec, craignant une nouvelle colonisation du monde par l'Occident. L'un d'entre eux décrivit cela comme une potentielle « coca-colonisation » de l'Orient et des pays du Sud. J'ai aussi entendu mes collègues occidentaux parler des nouvelles opportunités économiques que la mondialisation apporterait à l'Europe et à l'Amérique. Il se trouve que les choses ne se sont pas déroulées d'après ce scénario : des influences opposées (de l'Est vers l'Ouest) semblent être bien plus fortes, avec l'émergence de la Chine et de l'Inde sur la scène mondiale, tandis que les Etats Unis, qui avaient été dominants durant l'essentiel de la seconde moitié du 20^{ème} siècle, montrent les premiers signes de leur déclin, comme la plupart des pays occidentaux, y compris le Royaume Uni. Ainsi, les efforts communs pour s'assurer que nous n'entrerions plus jamais en guerre ont été largement remplacés par le souci d'établir une unité économique plus viable, plus grande, qui pourrait rester concurrentielle face aux mutations de la puissance mondiale. Voici donc le contexte dans lequel nous effectuons actuellement notre travail d'universitaires en Europe, le contexte

the context in which the effectiveness of our work is likely to be weighed and measured.

So, my first question is 'What can we as universities do to make a difference?'

Very few institutions within modern societies can, like universities, be ideologically 'free zones' and consciously remain places where ideas can be tested and contested with no hidden agenda. One would like to think that the churches and religious institutions should be that sort of free zone for all people to gather for mutual nourishing. The university certainly must struggle incessantly to be true to its mission for academic freedom with institutional autonomy. It is important to remind ourselves at this juncture **what universities are for:**

There is a predictable answer that modern governments give: that is, that the universities, with their advanced science, technology and innovation should justify their existence by contributing to the economic development of their countries. That is the justification often given for public spending on universities and for the investment that the taxpayer makes towards higher education. 'Technology transfer' is a dominant theme in government policies on universities, science, economics and business; developing a 'knowledge economy' is the new rubric under which much of this justification takes place. The language of innovation is often linked with discernible outcomes in mind, such as spin-off companies and how to turn university research into commercialised benefits. That public script is accompanied sometimes by a misalignment, in my view, of the marketability of subjects and the way the life of the university is organised. A university's prestige is measured in quantifiable 'outputs' such as research impact and often by 'inputs' such as the size of its income generation or the value of the research grants it has gained. Now, there is absolutely no issue with the university making its resources and its intellectual property available in this way, for indeed the university is not an ivory tower as it used to be perceived in days gone by. The

dans lequel l'utilité de notre travail nécessitera vraisemblablement d'être évaluée et mesurée.

Ma première question est donc : « Que pouvons-nous faire, nous autres universitaires, pour changer la donne ? »

Très peu d'institutions au sein des sociétés modernes peuvent, à l'instar des universités, être des « zones libres » idéologiques et faire volontairement le choix de rester des lieux où les idées peuvent être testées et contestées sans arrière-pensées. On pourrait souhaiter que les Eglises et les institutions religieuses constituent une sorte de zone libre permettant aux personnes de s'y rencontrer et s'enrichir les unes les autres. L'université doit incontestablement se battre sans relâche pour être fidèle à sa mission de garantie de la liberté académique et de l'autonomie institutionnelle. Il est crucial, à ce moment décisif, de nous rappeler à quoi servent les universités :

Les gouvernements apportent une réponse toute faite : les universités avec leur avancée scientifique, leur technologie et leur innovation, devraient justifier leur existence en contribuant au développement économique de leur pays. C'est souvent l'argument utilisé pour justifier les dépenses publiques consacrées aux universités et l'investissement financé par le contribuable pour l'enseignement supérieur. Le « transfert de technologie » est un thème majeur des politiques gouvernementales en matière d'enseignement supérieur de science, d'économie et de commerce. Le développement d'une nouvelle « économie du savoir » justifie cette argumentation. Le langage de l'innovation est souvent lié à l'idée de réalisations concrètes, comme des entreprises spin-off, et à la façon de transformer la recherche universitaire en bénéfices commercialisables. Ce scénario connu est parfois accompagné d'un décalage, à mon avis, entre la marchandisation des disciplines et la façon dont est organisée l'université. Le prestige d'une université se mesure en « résultats » quantifiables comme l'impact de la recherche, et souvent en chiffres comme l'importance de sa génération de revenus ou encore le montant des subventions de recherche. Cela étant, le fait que l'université rende ainsi disponible ses ressources et sa propriété intellectuelle ne pose pas problème, car l'université n'est plus la tour d'ivoire qu'elle représentait ja-

fact is, it has ceased to be that (i.e. a self-indulgent, self-serving place) a long time ago. It produces our society's lawyers, doctors, engineers, nurses, teachers, social workers and a range of other professionals so any thought of it being an exclusive, self-absorbed cloister is plainly wrong. And yet our politicians and ministers of education constantly challenge the Academy for being 'medieval', 'old fashioned' and not making a big enough public contribution as we are forced more and more to measure our outcomes in economic terms. That is a distortion of what a university is for. This 'short termism' about outcomes fails to understand that on the one hand much of our most seminal discoveries have been not the result of applied research, but sustained basic research and 'blue skies' thinking. On the other hand, this drive for economic outcomes fails to realise how few of these so-called spin-off companies end up making any profit or last for more than a handful of years.

Governments last for five years maybe ten; but our best universities last for hundreds of years. The university represents the 'long view' of a culture. Of course, we need cutting edge science and technology; who can argue with that? But a university is the bearer of culture; it is a place where this generation, let alone the next, can be exposed not just to the best that has been thought or written, but where they can be exposed to other cultures and peoples, and become creators of knowledge themselves. The world cannot be reduced to those who buy and those who sell and those who make profit.

For our concerns about peaceful co-existence, the University has to remain true to its nature. Ultimately, the university's work is to be part of the human project that trains a generation in fundamental proficiencies; how to be self-critical and how to think critically, how not just to be the bearers of the canon of literature, but also how to produce the next bit of excellence that will enrich and even challenge the received wisdom. It is a place where the human predicament is studied from the vantage point of both the

dis. En réalité, elle a cessé de l'être (c.a.d. d'être un lieu fermé, servant ses propres intérêts) depuis longtemps. Elle produit les juristes de notre société, ses médecins, ses ingénieurs, ses infirmiers, ses professeurs, ses travailleurs sociaux et une multitude d'autres professionnels. Penser qu'elle est un cercle fermé élitiste, nombriliste est complètement faux. Et pourtant nos hommes politiques et ministres de l'éducation accusent invariablement l'Enseignement d'être « moyenâgeux », « démodé » et de ne pas faire suffisamment de contribution publique, tandis que nous sommes de plus en plus contraints de mesurer nos résultats en termes économiques. C'est une déformation de la mission de l'Université. Cette vision à court terme concernant les résultats ne tient pas compte du fait que la plupart des découvertes essentielles, n'ont pas résulté de la recherche appliquée, mais de la recherche fondamentale et désintéressée. D'autre part, cette assistance sur les résultats économiques ne prend pas en considération le fait que peu de « spin-off » ou entreprises réussissent à faire des bénéfices et à survivre plus de quatre ou cinq ans.

Le temps de vie des gouvernements est de 5 ans, parfois 10, mais nos meilleures universités existent depuis des siècles. L'université représente le "temps long" de la culture. Nous avons, bien sûr, besoin d'avancées scientifiques et technologiques de pointe et qui pourrait le nier ? Mais l'université est le dépositaire de la culture. C'est le lieu où la jeune génération, et nous espérons la génération suivante, sera exposée à l'excellence du devoir scientifique, mais aussi à la diversité des peuples et cultures afin de leur permettre de devenir eux-mêmes créateurs de connaissance. On ne peut réduire le monde à un marché où l'on retrouve ceux qui vendent, ceux qui achètent et ceux qui s'enrichissent.

Dans un contexte où la coexistence pacifique est remise en question, l'Université doit respecter sa vraie nature. En définitive, le travail de l'université est de participer au projet humain de former des jeunes à des compétences fondamentales; à faire preuve de pensée critique mais aussi d'auto-critique, à connaître les classiques de la littérature tout en étant en capacité de produire les prochaines pépites qui viendront enrichir et même questionner les acquis. L'université est un lieu où les préoccupations humaines sont étudiées à la fois sous l'angle des sciences et sous celui des humanités. Cette université, l'Université Catholique de Lille, y

sciences and the humanities. This university, the Catholic University of Lille, does this so well in its promotion of new methodologies for innovative and lateral thinking. Whatever the disciplinary prism through which we view the human predicament, our project as a university is the human situation. This is the quest for truth and meaning.

I am always impressed by the previous university I worked at, the University of Otago in New Zealand, which in its charter includes the statement that ‘the role of the university is to be the critic and conscience of society.’ That is in fact a huge mandate for the sciences and the humanities including the social sciences, the liberal arts and the creative and performing arts. To be the ‘critic’ and ‘conscience’ of society is to declare in the midst of the market place and in the midst of the public square that we teach our students not only to be self-critical, but in the end how to make sound judgements; in other words, how to weigh and not merely to count; how to gain perspective and how to learn to see not just the thing itself, but the nuance and its context. These are the best descriptions of an educated person and these are also the activities that a rational society must be engaged in order to produce people that are well-rounded. The alternative to rational discourse and co-existence of this kind is conflict and violence.

Now one more question: We may well say that if this is what the University is for, what is the role of the Christian university. I should first say that the Christian university to all intent and purposes is first and foremost a university in the full sense in which I have attempted to describe it. The added adjective ‘Christian’ should remind us, however, of how the idea of the university began. To understand the beginning of the university we probably have to go back some 250 years before the first universities were founded in the 11th century. Going back to the Frankish kingdoms and to Charlemagne in the 8th century, who as you know inherited a tribal, illiterate people divided along tribal lines, locked up in their individual dialects, when education was limited to a very small group of highly privileged people, and the priests, for in-

contribue grandement par la promotion de nouvelles méthodes visant à développer les pensées innovantes et disruptives. Quelle que soit la discipline enseignée, ce sont bien les problématiques humaines qui sont au cœur du projet de nos universités. C’est la quête de la vérité et du sens.

La charte de la précédente université pour laquelle j’ai travaillé, l’Université d’Otago en Nouvelle Zélande, m’a toujours impressionné. Elle déclare que “le rôle de l’université est d’être la critique et la conscience de la société”. Voilà une lourde responsabilité pour les sciences et les humanités, c’est-à-dire les sciences sociales, les sciences humaines, les arts créatifs et du spectacle. Être “la critique” et “la conscience” de la société amène à affirmer sur le marché du travail et sur la place publique que nous formons nos étudiants à faire preuve non seulement d’auto-critique mais aussi de jugement éclairé; en d’autres termes, à analyser, et non pas juste à constater ; à avoir une vue d’ensemble, et à ne pas se focaliser sur une problématique sans prendre en compte ses nuances, son contexte. Il s’agit ici de la description même d’une personne éduquée mais aussi des moyens par lesquels une société basée sur la raison réussit à produire des individus équilibrés. L’unique alternative au discours rationnel et à la coexistence pacifique, c’est le conflit et la violence.

Mais alors, nous pourrions nous demander : si tel est le rôle d’une université, quel est celui d’une université chrétienne ? Je dirais tout d’abord que l’université chrétienne est avant tout une université telle que je viens de la décrire. L’adjectif “chrétien” devrait cependant quant à lui nous rappeler l’émergence de l’idée même d’université. Pour comprendre les débuts de l’université, nous devons probablement revenir 250 ans avant la fondation des premières universités au 11^{ème} siècle. C’est-à-dire aux royaumes des Francs et à Charlemagne qui, comme vous le savez, a hérité au 8^{ème} siècle d’un peuple tribal et illettré, divisé en clans, enfermés dans ses dialectes propres alors que l’éducation était limitée à un tout petit groupe de privilégiés, si bien que les prêtres, par exemple, ne savaient pas lire les Écritures. Par où Charlemagne a-t-il commencé ce qu’on appellera plus tard la Renaissance Carolingienne, la civilisation des royaumes des Francs ? Il a commencé

stance, could not read the Scriptures. Where does Charlemagne begin with what came to be called the Carolingian Renaissance, the civilisation of the Frankish kingdoms? He begins with education. For those involved with leaving Europe, it may be instructive to remember that in the 8th century Charlemagne invited an Englishman, Alcuin from York, to come over and help him establish the cathedral school. The cathedral school preceded the first European universities by about 250 years and became the harbinger of civilisation and what we today call 'Western Europe.' It began with the church and it was inspired by the Holy Book.

Therefore, the steeples on our ancient cathedrals are not only symbols of our religiosity; they are more than that. Though lost on the consciousness of modern people like us, the Carolingian Renaissance in the 8th and 9th centuries was one of the earliest cultural revitalizations in the history of how the west came to be civilised.

Many tend to impose on these educational efforts solely religious purposes, normally proselytising, but that was seldom the driving force. In this case, with the Frankish kingdoms being so culturally backward vis-à-vis the more sophisticated Byzantines and the scholarly Ottomans (especially in mathematics), Charlemagne was faced with a court largely unsophisticated and with an illiterate population. His educational campaign was a civilising project. The Holy Scriptures spawned literacy, and learning Latin promoted writing and discourse across the dialects of small tribes locked within themselves. The priests could then read the Latin Vulgate. Education was an escape from parochialism and petty warfare.

This broad literary and cultural vision sparked calligraphy and the careful copying of manuscripts – religious and non-religious; philosophical and classical.

That quiet and serious activity still gives all of western efforts at education its long view. There is no direct continuity between what we have today and what we conceive as classical. Christian education formed that vital bridge sadly lost again in more recent preoccupations with narrower concerns about skills training and

par l'éducation. Ceux qui sont tentés de quitter l'Europe devraient se rappeler qu'au 8ème siècle, c'est un Anglais, Alcuin de York, que Charlemagne a appelé pour l'aider à établir l'Ecole Cathédrale. L'Ecole Cathédrale a précédé d'environ 250 ans les premières universités européennes et est devenue le précurseur de la civilisation, de ce qu'on appelle aujourd'hui "l'Europe Occidentale". Cela a commencé par l'Eglise et a été inspirée de la Sainte Bible.

Ainsi, les clochers de nos anciennes cathédrales ne sont pas que des symboles de notre religiosité; ils sont plus que ça. Bien que perdue dans la conscience collective moderne, la Renaissance carolingienne des 8ème et 9ème siècles fut l'une des premières révolutions culturelles de l'histoire qui a vu l'émergence de la civilisation occidentale.

Beaucoup tentent de réduire ces efforts éducatifs à des motifs purement religieux, voire prosélytiques, ce qui était pourtant rarement la motivation majeure. Dans ce cas précis, étant donné le retard culturel des royaumes des Francs comparé au raffinement du peuple byzantin et à l'érudition du peuple ottoman (particulièrement en mathématiques), Charlemagne était entouré d'une cour fruste et d'un peuple illettré.

Sa campagne d'éducation était un vrai projet de civilisation. Les Saintes Ecritures ont diffusé l'alphabétisation, l'enseignement du latin a propagé l'écriture et la rhétorique au sein des dialectes des petites tribus renfermées sur elles-mêmes. Les prêtres ont enfin pu lire la Vulgate. L'éducation a permis de sortir des querelles de clochers et des bagarres insignifiantes.

Ce grand projet littéraire et culturel a entraîné la calligraphie et la copie minutieuse des manuscrits – religieux ou profanes; philosophiques ou classiques. Cette activité calme et sérieuse est à l'origine de la vision à long terme de l'éducation occidentale. Il n'y a pas de continuité directe entre ce que nous avons aujourd'hui et ce que nous percevons comme classique à part le lien essentiel formé par l'éducation chrétienne. Ce lien a malheureusement été rompu du fait de certaines préoccupations actuelles telles qu'une vision étroite de la formation technique et une vision utilitaire de l'éducation limitée au développement économique et au commerce.

education for utilitarian ends such as economic development and commerce.

Christian education was at the heart of the process that formed European and British cultures. The churches, with theology and philosophy forming the bedrock, inspired many of the first western universities in Europe and again, some five hundred years later, in the USA. The idea of a university was unprecedented in Europe. The name derives from the first university established in Bologna (late 11th century), which was described as ‘a community of teachers and scholars’ (*universitas magistrorum et scholarium*.) Their standing as universities depended on papal or kingly patronage and often both; not as many today assume to keep control of them but to ensure that they were protected from local politics. On numerous occasions the Pope intervened to protect the academic freedom of scholars. Students, for example, were granted similar status to priests in ensuring that they were protected and tried in religious rather than secular courts. Pope Honorius III supported scholars at Bologna in 1220 when their rights were threatened; Gregory IX acted similarly on behalf of scholars in Paris in 1231. Innocent IV granted the University of Oxford its degree awarding powers in 1254 so that its graduates would be recognised as teachers anywhere in Christendom.

And so, the Christian view on higher education is the long view.

What we have to bear in mind is that the secularisation of the academy which excludes religion is often driven by its own ideological preference that often ends up being far narrower than the view that we hold; that the university must be an open place for all people where all ideas can be contested and where new ideas are shared across cultures. Theology and Science and Philosophy have to be nurtured alongside each other. No part of the human project can be marginalised or excluded - that would be an ideological Procrustean bed.

Immanuel Kant in the 18th century struggles with the same problems in his ‘The Conflict of the Faculties’ in which he makes a case

L'éducation chrétienne était au cœur du processus qui a formé les cultures européennes et britanniques. Les Eglises, avec pour socle la théologie et la philosophie, ont inspiré beaucoup des premières universités occidentales en Europe mais aussi, quelque cinq cents ans plus tard, aux Etats-Unis. L'idée d'université était sans précédent en Europe. Le terme d'Université vient des premières universités établies à Bologne (à la fin du 11^{ème} siècle), décrites comme une "communauté d'enseignants et de chercheurs. Leur rang d'universités reposait sur la protection papale ou royale, souvent les deux; nous le savons désormais, il s'agissait moins d'en garder le contrôle que de les protéger des pressions locales. Souvent en effet, le Pape intervenait pour protéger la liberté académique des chercheurs. Des étudiants obtenaient un statut similaire à celui de prêtre pour être protégés ou avoir droit à un procès dans un tribunal religieux plutôt que séculier.

Le pape Honoré III a soutenu les étudiants à Bologne en 1220 lorsque leurs droits étaient menacés; Grégoire IX a fait de même à Paris en 1231. Innocent IV a donné à l'Université d'Oxford l'autorisation de délivrer des diplômes en 1254 afin que ses diplômés puissent être reconnus comme enseignants dans toute la Chrétienté.

Ainsi, la vision chrétienne de l'enseignement supérieur est une vision à long terme.

Nous devons garder à l'esprit que la sécularisation académique qui exclut la religion est souvent guidée par sa propre préférence idéologique qui finit souvent par être plus étroite que la vision qui est la nôtre ; celle d'une université ouverte à tous où les idées peuvent être contestées et où de nouvelles idées sont partagées entre les cultures. La Théologie, la Science et la Philosophie doivent se nourrir l'une de l'autre. On ne peut pas marginaliser ou exclure une partie du projet humain – ce serait alors un standard idéologique arbitraire.

Emmanuel Kant au 18^{ème} siècle s'est battu contre le même problème dans son ouvrage "Le Conflit des Facultés" dans lequel il défend l'idée que la théologie et la philosophie peuvent coexister à l'université. Plus personne aujourd'hui ne parle du "Conflit des Facultés", non pas parce qu'il a été résolu, mais parce qu'il est

for why theology and philosophy can co-exist at the university. Nobody today speaks about 'The Conflict of the Faculties', not because it has been resolved, but because it is dominated by narrow science dogma and the Academy is divided irretrievably into self-contained faculties, isolated from each other. It is no longer 'uni-versity' but more a 'multi-versity.'

The Christian university should be *universitas* at its very best. It is a living community of scholars and their students, where the competing interests of the disciplines and the various faculties help form an understanding of the ultimate values by which, or around which, we can cohere; the values that transcend fashion, the trends of the market and the whimsical nature of government policies and popular perception. It should be a sounding board or an alternative community in the midst of the market place refusing to reduce things only to what is measurable, such as outcomes-based education, skills training or economic advantage. Higher Education is much more than that; it is about insightfulness, sound judgement, critical discourse – these are indispensable for a vibrant democracy. At Liverpool Hope University, we talk about 'educating in the round – mind, body and spirit.' We have turned to other ways to describe this triune nature of our commitment. We have begun to speak about the university as a community of scholars and students committed to the quest for truth, beauty and goodness. Everyone, including the secularised consciousness, understands the quest for truth as it is reduced to epistemology, rationalism or empiricism. But we are making a bolder claim, that the quest for truth is also the quest for beauty and goodness; each is as valuable as the other and is part of the same triune quest.

That is an all-encompassing purpose that is worthy to strive for as a Christian university. That is our best contribution to shaping a humane society through our graduates and our scholars.

Our age is blessed with access to mountains of information unimaginable by any other generation before us. These terabytes of digitalised information contain rare gems alongside heaps of ba-

dominé par un dogme scientifique étroit et que l'Académie est irrémédiablement divisée entre des facultés autonomes, isolées les unes des autres. Ce n'est plus une "uni-versité" mais plutôt une "multi-versité".

L'université chrétienne doit s'appliquer à être universitas. C'est une communauté vivante composée d'universitaires et de leurs étudiants, où les intérêts concurrents des disciplines et leurs diverses facultés permettent une compréhension des valeurs ultimes par lesquelles, ou autour desquelles, elles peuvent se retrouver; des valeurs qui transcendent la mode, les tendances du marché et la nature changeante des politiques gouvernementales et de la perception de l'opinion publique. Elle devrait être une caisse de résonance critique ou une communauté alternative face au marché du travail en refusant de restreindre les choses à ce qui est mesurable, à savoir une éducation basée sur des résultats, la formation technique ou le bénéfice économique. L'enseignement supérieur est bien plus que ça; c'est le discernement, le jugement, le discours critique – des valeurs indispensables à une démocratie vivante. A Liverpool Hope University, nous aimons dire "une éducation intégrale – corps, âme, esprit". Nous avons choisi d'autres façons de décrire la triple nature de notre engagement. Nous parlons désormais de l'université comme d'une communauté d'universitaires et d'étudiants engagés dans la quête du vrai, du beau, du bien.

Tout le monde, y compris dans notre culture post considère la quête de la vérité à partir d'une vision réduite à l'épistémologie, au rationalisme ou à l'empirisme. Mais notre revendication est plus audacieuse. Nous affirmons que la quête de la vérité est aussi une quête du beau, du bon et du bien, chacune ayant la même valeur et contribuant à la même quête tripartite.

C'est un objectif global vers lequel nous tendons en tant qu'université chrétienne.

Cela représente notre plus belle contribution à l'édification d'une société rendue plus humaine grâce à nos diplômés et à nos universitaires.

nal and valueless information. Information is not knowledge (scientia.) That is rarer and requires all I have tried to briefly describe as the acquisition of judgement in the formation of the educated person. But for those of us who take the Holy Books seriously something else is self-evident. Knowledge is not wisdom. Scientia should lead to *sapientia*. Let me close with those lines from T S Eliot's *Chorus from The Rock*. Where is the wisdom we have lost in knowledge? Where is the knowledge we have lost in information? The getting of Wisdom is our ultimate task.

Notre époque bénéficie d'une surabondance d'informations que les générations précédentes n'auraient jamais imaginées. Ces téraoctets d'information digitalisée contiennent quelques rares pépites cachées dans l'amas d'informations banales et sans intérêt. L'information n'est pas la connaissance.

Mais pour ceux d'entre nous qui prenons les Saintes Ecritures au sérieux, une autre évidence s'impose. La connaissance n'est pas la sagesse. Scientia devrait conduire à sapientia. Permettez-moi de conclure avec ces lignes de T S Elliot dans "Chorus from the Rock".

Où est la sagesse que nous avons perdue dans la connaissance ?

Où est la connaissance que nous avons perdue dans l'information ?

La quête de la Sagesse est notre mission ultime.